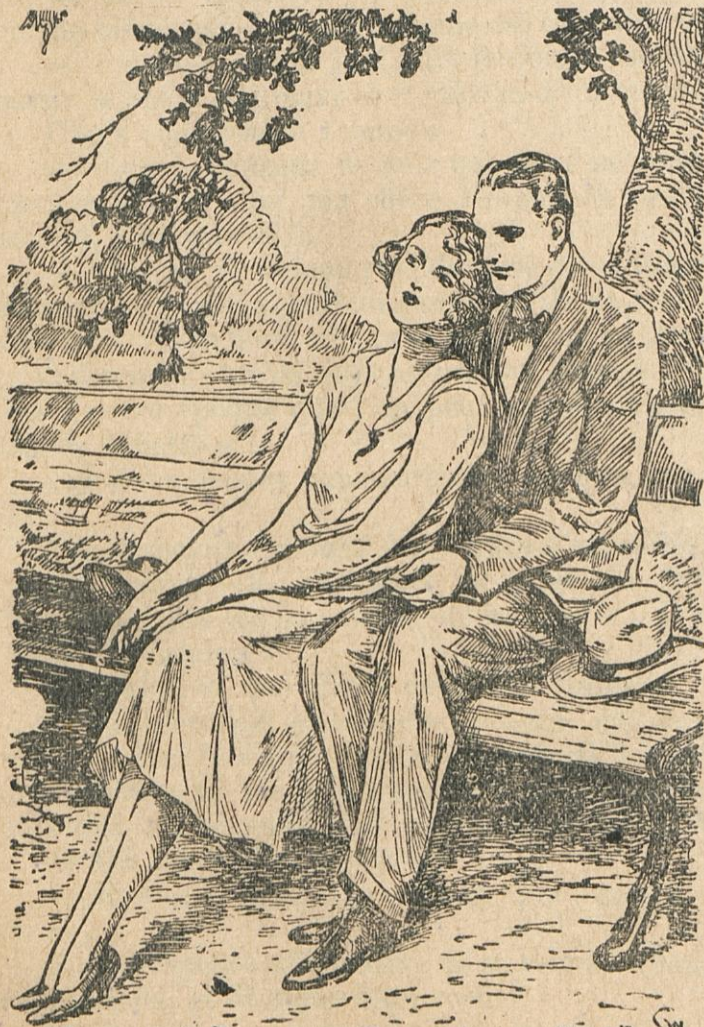




Amy s'alanguissait, se laissait aller au bras de son cavalier...

(Page 3472).

C. I.

LIVRAISON 441

(Bibliothèque)

les Juifs!» parce que ces gens-là empoisonnent la vie française...

— Mais, Henriette, répondait le mari, il suffit tout de même savoir si cet homme est coupable ou non...

— Ce n'est qu'un juif! dit la jeune inconnue qui tourna le dos à son mari et s'empara d'un magazine.

Claus sourit à sa femme :

— Je suis heureux de voir que nous ne nous disputons pas sur ce sujet, ma chère Juliane, tu penses comme moi, j'en suis sûr...

— Ce que je ne comprends pas, dit Juliane, c'est que tant de gens s'insultent parce qu'ils ne sont pas du même avis, jusqu'à ces généraux qui ne savent pas respecter la discipline qu'ils imposent à leur troupe... Ce n'est plus à notre époque que l'on peut appeler l'armée « la Grande Muette »...

Les deux jeunes gens sortirent dans la rue de Rivoli.

Les camelots criaient des éditions spéciales.

« D'mandez les incidents du siège du fort Chabrol!... M. Jules Guérin refuse de se rendre... D'mandez l'édition spéciale... »

— Qu'est-ce que c'est? demanda Juliane.

— Je n'en sais guère plus que toi, ma chérie, répondit Claus. Il s'agit d'un de ces multiples incidents qui émaillent la vie politique française actuelle, incidents qui ont presque tous leur source dans l'Affaire.

— Où est ce fort Chabrol?

— Rue de Chabrol; veux-tu que nous y allions voir?..

Sur la réponse affirmative de sa femme, Claus acheta un journal et fit signe à un cocher.

La voiture s'engagea dans la rue de Castiglione, puis suivit la rue de la Paix, traversa la place de l'Opé-

ra et gagna la rue Lafayette, pour s'arrêter au carrefour d'Hauteville.

— Voici la rue Chabrol, dit le cocher en faisant un geste de son fouet; mais les voitures n'y passent pas, actuellement; la rue est barrée. Faut-il faire le tour?

— Non, répondit Claus, nous allons descendre ici. Les deux jeunes gens descendirent de voiture.

La place Saint-Vincent-de-Paul, les marches de l'église, étaient noires de monde. Des gardes républicains et des cuirassiers établissaient, au coin de la rue de Chabrol et de la rue d'Hauteville, un barrage rigoureux. Une houle de manifestants tente de forcer ce barrage, mais la police les refoule sans douceur...

Des altercations se produisent...

Claus, prudemment, entraîne sa jeune femme à l'écart.

Comme le jeune couple se range le long de la grille d'une maison, ils se heurtent à deux jeunes hommes dont l'un met en mouvement un appareil photographique...

La voix du second fait se retourner Claus :

— Non, vous ne prendrez rien d'intéressant d'ici... C'est Firmin qui a raison, il faudrait monter sur le toit d'une des maisons voisines; attendez; contentez-vous de photographier les mouvements de foule :

— Par exemple! s'écria Claus.

Le journaliste se retourne et un cri s'échappe de ses lèvres :

— Claus, toi ici...

Et apercevant Juliane, il ajoute :

— Et vous aussi, Madame!... Quelle heureuse rencontre!...

— Mais je te croyais aux Philippines, dit Claus de Groot.

— J'en suis revenu depuis deux jours, répond Valbert.

C'était, en effet, celui-ci qui, chargé d'un reportage sur le fort Chabrol, se trouvait là avec son assistant photographe et Firmin, parti en reconnaissance, pour tenter de passer sur le toit d'une des maisons voisines de celle qu'on assiégeait...

— Et vous, comment se fait-il que je vous retrouve ici ? ajouta le journaliste.

— Nous avons fait un petit voyage et nous sommes arrêtés à Paris. Aujourd'hui, en sortant de l'hôtel, nous avons entendu crier les éditions spéciales sur l'affaire Guérin et comme nous ne savons pas grand'chose à ce sujet, nous avons pensé que nous pourrions voir de nos propres yeux ce qui se passe...

— Vous voyez, répondit Jacques Valbert, que l'on ne voit rien, si l'on peut s'exprimer ainsi... Il n'y a que les mouvement de foule à l'extérieur...

« C'est une affaire fort peu amusante : il y a plusieurs nuits et plusieurs jours que les sergents de ville, les gardes municipaux et les journalistes, contemplent les volets clos d'une maison, dans laquelle il ne se passe rien... ou pas grand'chose... Mais comme il peut se passer quelque chose, nous attendons...

— Mais, enfin, de quoi s'agit-il au juste.

— D'un rebelle... Jules Guérin, le directeur du Grand Occident de France, organisation anti-sémite, a été condamné pour avoir provoqué des troubles. Mais il a refusé de se rendre au mandat d'amener que M. Hamard était chargé de lui présenter.

« Et avec quelques troupes, il s'est enfermé dans cette maison que l'on dit receler des munitions et des armes.

« Des récits fantastiques circulent à ce sujet...

— Où veut-il en venir ? Car, enfin, il faudra bien que force reste à la loi...

— Sans doute, mais cela aura permis aux antisémites de compter leurs troupes, de battre le rassemblement et il est certain qu'ils ont réussi : voyez plutôt les attroupements ; jusqu'aux bouchers de la Villette qui ont donné !...

— Mais croyez-vous vraiment qu'il pourrait y avoir bataille ? demanda Julianne.

— Il faut espérer que l'on n'en viendra pas là... Mais il est certain que la fièvre ambiante, l'état d'énervement dans lequel peuvent être tous ces « enfermés », toujours sur le qui-vive, pourrait entraîner des accidents... Il arrive qu'un fusil parte tout seul... quelquefois...

A ce moment, les volets de la maison, en état de siège s'entr'ouvrent.

— Vite, Paul, Guérin va se montrer...

L'opérateur photographe vise la fenêtre à l'instant précis où paraissent le buste large et le visage énergique de Jules Guérin.

Les bras croisés sur l'appui de la fenêtre, le héros du blocus tapote fébrilement de sa main droite son bras gauche. Il attend, il fait bonne garde. Sur le toit, derrière les persiennes de l'étage supérieur, ses camarades aussi sont aux aguets.

Puis la fenêtre se referme ; l'animateur disparaît...

Des bagarres ont lieu sur la place Saint-Vincent-de-Paul...

De l'autre côté, sur le boulevard Magenta, un brouhaha intense attire l'attention du journaliste et de ses amis.

Ce sont les Secouristes qui amènent à leur poste de la Ferme Saint-Lazare trois manifestants blessés.

— Mais enfin, demande Claus, donnera-t-on l'assaut ?

— Non, le gouvernement a décidé d'empêcher Jules Guérin et ses amis de communiquer avec le dehors, simplement...

— Mais alors, s'exclama Juliane, on va les réduire par la famine ?

— Hé oui... mais espérons que les rebelles se rendront à la raison...

Les trois jeunes gens, laissant Firmin qui vient de les rejoindre et l'opérateur photographe en observation, font à pas lents le tour du quartier : cité d'Hauteville, devant le poste de police, les agents et les gardes municipaux sont groupés, attendant l'ordre de charger... ou de partir... La plupart sont assis sur des caisses d'emballages, sur des voitures à bras, sur le bord du trottoir, ils attendent patiemment, calmement, s'ennuyant et bâillant à qui mieux mieux...

Comme Jacques Valbert et ses amis regagnent leur poste d'observation, un incident se produit.

Aux pieds des agents qui gardent jalousement l'accès du fort Chabrol, un gros paquet, enveloppé dans du papier de journal, tombe...

Naturellement, le colis est immédiatement ramassé et porté au commissariat ; le paquet contient un superbe gigot d'une dizaine de livres ; il avait été lancé du toit d'une maison voisine et il était certainement destiné aux assiégés...

Cinq minutes après, une boîte de conserves et un pain de deux livres subissent le même sort...

Jules Guérin qui est, de nouveau, à la fenêtre, apostrophe violemment la police :

— Mangez donc notre pain, mangez-le donc!... Il nous prennent notre pain ; ils le donneraient à des Prussiens, mais ils l'arrachent à des Français...

La rue devient houleuse ; on manifeste de nouveau, et la police intervient encore...

— Triste chose ! que de semblables conflits entre français ! murmure Jacques Valbert qui se détourne, un peu écoeuré ; puis, prenant le bras de Claus, il ajoute :

— Sur ce, allons manger ; il n'y a plus rien à voir ici... J'ai largement de quoi faire mon papier... Guérin ne se rendra certainement pas ce soir...

.....

Chacun sait comment se termina l'épisode du Fort Chabrol.

Après trente-huit jours de siège, anémiés par les privations, les rebelles décidèrent de se rendre.

La petite garnison eut les honneurs de la guerre ; elle sortit la nuit, sans incidents, de son fortin, désormais désaffecté... Et, tandis que les troupes de l'antisémitisme s'éparpillaient dans Paris, une voiture, gardée militairement, conduisait au dépôt M. Guérin.

De là, le fondateur du Grand-Occident de France fut transféré à Clairvaux où il passa plusieurs mois dans une chambre claire et aérée qui n'avait d'autre inconvénient que de se trouver dans une prison...

Mais l'agitation antisémite ne s'arrêta pas du fait de l'arrestation de son animateur...

Quelques mois plus tard, le Sénat, constitué en Haute-Cour, avait à juger MM. Paul Déroulède, Buffet et Rochefort...

La France vivait une période de son histoire bien agitée et bien triste, une période où l'on se battait entre français...



CHAPITRE CDLV

LE TROISIEME DEGRE...

Smolten tenait dans sa main la main d'Amy, tandis que le taxi qu'il avait fait appeler par les domestiques de Mme de Saint-Estève, parcourait les rues nocturnes de la capitale.

Au bout d'un quart d'heure ou de vingt minutes, il s'arrêta devant la maison habitée par la Simone.

L'attaché mit pied à terre, paya le taxi, sans lâcher le bras de sa compagne qui frémissait doucement.

Puis il sonna.

La porte d'entrée s'ouvrit et Smolten prit dans sa poche une torche électrique qu'il alluma.

Les deux visiteurs nocturnes montèrent l'escalier sans encombre ; ils n'attendirent pas non plus bien longtemps à la porte de la cartomancienne car la vieille femme avait le sommeil léger.

— Qui est là ? demanda sa voix un peu tremblante, tandis qu'une pâle lueur passait sous la porte, indiquant qu'elle venait d'allumer sa lampe.

On entendit le bruit d'un verrou tiré, puis la porte s'ouvrit. Smolten poussa Amy dans la misérable pièce.

— Ecoutez, Simone, dit-il, il s'agit de nous rendre un service. Vous connaissez cette femme ?

— Oui... Dubois avait des projets sur elle et je suis allée lui tirer les cartes, afin d'entrer en confiance ; mais s'agit-il de faire encore le jeu de Dubois... ?

— Non... et même votre acolyte n'en doit rien savoir... Je suis venu chez vous la nuit et vous partirez avec elle avant le jour de sorte que personne ne la verra et ne pourra bavarder.

— Partir ! s'exclama la Simone. Mais pour où ?...

— Je vous le dirai tout à l'heure... Avant tout, il faut que nous convenions de certains détails.

Les deux acolytes parlèrent à voix basse, pendant un moment, tandis qu'Amy que Smolten avait fait asseoir dans l'unique fauteuil, semblait assoupie.

Au bout d'un moment, Simone fit un signe d'acquiescement et Smolten se leva.

— Alors, c'est convenu ; faites vos préparatifs, en moins d'une heure, je serai de retour avec Wardell.

— Entendu ! dit la Simone, qui referma la porte sur son visiteur, puis se retourna vers Amy.

La jeune femme semblait dormir. Ses yeux étaient clos. La Simone secoua la tête d'un air navré.

— Pauvre petite ! murmura-t-elle. Qui sait si elle ne finira pas encore plus mal que moi... Ah ! les pauvres femmes...

Puis elle haussa les épaules.

L'attendrissement ne durait pas longtemps chez la Simone. Ce qui importait pour elle c'était la forte somme qu'on venait de lui promettre pour sa collaboration...

Moins d'une demie-heure après, elle était prête et quand un coup de clackson impérieux résonna, elle prit Amy par la main et l'entraîna dans l'escalier et de là dans la rue.

Une puissante voiture de course se trouvait là. La

Simone, d'un coup d'œil vit Smolten au volant et celui que l'attaché avait appelé Wardell assis à l'intérieur de la voiture.

— Vite, montez, dit l'attaché, en ouvrant la portière devant les deux femmes.

La Simone fit asseoir Amy sur le siège arrière et prit place à son côté, tandis que Wardell s'installait sur un strapontin en face d'elle.

La voiture était puissante et dès qu'elle fut sortie des petites rues avoisinant l'antre de la Simone, Smolten lui fit donner toute sa vitesse.

Etourdie et bouleversée, Amy semblait revenir à la vie; mais elle avait perdu tout sentiment du temps qui avait pu s'écouler depuis qu'elle avait quitté la pension de famille de Mme Etienne.

Les premiers tramways commençaient à sortir, tandis que la grosse voiture traversait les quartiers suburbains de l'ouest de la capitale.

Pour Amy, le décor qu'elle traversait était familier, mais sa puissance observatrice était engourdie et elle se sentait comme terrassée.

Le jour se levait et, de temps à autre, un autobus passait.

Amy fit un mouvement, mais l'étreinte de la main osseuse de la Simone, posée sur son poignet, se resserra.

— Où m'emmenez-vous? demanda la jeune femme.

Simone ne répondit pas; elle prononça simplement:

— Wardell?

Celui-ci se pencha en avant.

— Regardez-moi, Mlle Nabot, dit-il.

Ces mots furent prononcés avec une telle force que la jeune femme obéit; elle lutta un instant, car un instinct la prévenait de ne pas faire ce qu'on lui demandait.

Mais une influence irrésistible l'obligea à croiser

son regard avec celui de l'homme qui lui faisait face.

Wardell ne se déplaça pas ; il s'inclina seulement un peu plus, les mains posées sur ses genoux et il posa les yeux sur ceux de la jeune fille qui tressaillit.

Elle eut alors l'impression que de grandes ondes de puissance magnétique se transmettaient de la volonté de cet homme à la sienne ; elle aurait voulu crier, se débattre, chercher à s'enfuir, mais cette puissance la maintenait prisonnière.

Un petit soupir s'échappa de ses lèvres et ce fut tout...

— Voilà, dit Wardell, se redressant et respirant comme quelqu'un qui a fait un grand effort, voilà vous demeurerez tranquille et vous m'obéirez...

Amy ne répondit pas ; elle avait avancé la tête et ses yeux restaient rivés à ceux de l'homme.

Celui-ci se pencha jusqu'à ce que ses cheveux touchassent ceux de la jeune femme ; son regard demeurait fixé avec intensité sur celui d'Amy.

Son examen dut évidemment le satisfaire, car il poussa un soupir de soulagement et dit en se retournant vers la Simone :

— Tout va bien ; elle ne nous causera pas d'ennuis.

— Ah ! Wardell, soupira la vieille femme, vous êtes incomparable !

— Mon Dieu ! soupira l'homme, une nuit comme cela me vieillit de cinq ans... Mais, me direz-vous ce que notre jeune ami veut faire de cette personne ?

La Simone lui fit signe de parler plus bas.

— Bah ! répliqua l'homme en riant, puis s'adressant à Amy, il demanda :

« Vous ne comprenez pas ce que nous disons, n'est-ce pas ?

Amy fit un mouvement et répondit lentement, d'une voix blanche :

— Je ne comprends rien de ce que vous dites.

L'automobile descendait une côte qui aboutissait à une gare.

Elle s'arrêta devant le bâtiment et Smolten sauta à bas du siège pour ouvrir la portière.

— Vite! cria-t-il, dépêchons-nous...

Il prit un sac qui se trouvait dans la voiture et précéda ses deux compagnons; dans le hall, il demanda à un porteur à quelle heure partait le train du Hâvre, puis il se rendit au guichet des billets et en prit quatre de première classe pour cette ville; pendant ce temps, l'automobile demeurait vide sur la chaussée.

Smolten conduisit ceux qui le suivaient jusqu'à son escalier, leur fit traverser un grand pont, descendre d'autres marches, remonter d'un autre côté et s'arrêta enfin, hors de la gare.

Puis il montra à Wardell quelques taxis qui stationnaient devant la station.

Le jeune attaché paraissait nerveux.

Tandis que Wardell parlait avec un chauffeur, la Simone demanda :

— N'allons-nous pas au Hâvre?

— Oh! pas de questions! répliqua sèchement Smolten.

— Mais la voiture? continua la Simone.

— Taisez-vous! répondit l'attaché et la cartomancienne obéit.

Enfin Wardell revint avec son taxi et Smolten se tourna vers lui en demandant :

— Les deux femmes peuvent-elles s'en aller seules, sans danger...?

Wardell leva la main et dit à Amy d'une voix douce :

— Vous allez partir avec Mme Simone et vous ne la quitterez pas jusqu'à mon retour, n'est-ce pas ?

— Je partirai avec Mme Simone, répondit la jeune femme d'une voix morne et sans timbre.

— Par le Ciel ! s'exclama la Simone, vous auriez dû me dire que je l'emmenais à Vernon...

Mais Smolten la fit taire de nouveau.

— Wardell et moi, nous vous rejoindrons sous peu, dit-il ; c'est plus sûr ; mais dépêchez-vous ; il faut que vous soyez là-bas avant huit heures du matin et il n'y a pas de temps à perdre...

Sans murmurer, ni demander plus d'explication, la Simone prit le sac de voyage et un trousseau de clés que lui tendait Smolten, et elle monta dans le taxi, entraînant la jeune femme.

Smolten donna une adresse au chauffeur et la voiture partit

*
**

Nous avons laissé James Wells, sortant de chez M^e Leblois, et en proie à mille perplexités.

Il était décidé à chercher par tous les moyens à retrouver la piste d'Amy Nabot. Mais comment faire ?...

Il réfléchissait profondément tout en marchant et il finit par conclure qu'il devait commencer par interviewer Mme Etienne.

Sitôt ceci résolu, il se rendit rue de Lille et eut une longue conversation avec la logeuse.

Il ne tira pas grand'chose de ses bavardages, si ce n'est qu'il apprit ainsi les visites de la cartomancienne.

Quoiqu'il crut qu'il n'y avait là qu'une coïncidence fortuite, il décida d'aller visiter la pseudo-sorcière afin

de bien s'assurer qu'il n'y avait aucune relation entre elle et l'enlèvement d'Amy.

Il marchait à travers les rues encombrées; ne sachant pas trop ce qui allait sortir de sa rencontre avec la cartomancienne. Probablement rien! se disait-il.

Et il se tourmentait; il se sentait coupable de n'avoir pas su veiller mieux sur Amy; il aurait dû ne pas la quitter.

Et il se sentait rempli de terreur à la pensée des périls que la jeune femme pouvait courir.

Il était tard lorsqu'il arriva dans le quartier perdu qu'habitait la Simone; mais il ne voulut pas attendre pour si peu... Et quoique dix heures fussent sonnées depuis longtemps, il décida de se faire ouvrir la porte de l'immeuble et de monter chez la bonne femme...

Mais lorsqu'il parvint à parlementer avec la concierge de l'immeuble, celle-ci ne voulut pas le laisser monter et lui affirma que la femme qu'il cherchait, n'était pas rentrée.

Quoiqu'il n'en crut rien, le jeune homme dut se soumettre à cette fatalité; mais comme il faisait une nuit claire et belle, il décida de rester dans la rue à attendre.

Il s'assit sur un banc, et resta immobile, sommeillant à demi. Soudain, le bruit que faisait un taxi, s'arrêtant non loin, lui fit lever la tête.

— Serait-ce la cartomancienne qui rentre chez elle en voiture? se demanda-t-il.

Et il se leva, bien décidé à aborder cette femme si c'était elle. Mais si vite qu'il eut fait, Smolten, tenant Amy par le bras, avait franchi le seuil encore plus vite...

Et James Wells, se frottant les yeux, se demanda s'il rêvait...

N'était-ce pas Amy qui venait de passer ainsi devant lui à quelques pas...?

Bien décidé cette fois à ne plus bouger, il s'accota à un réverbère, placé en face de la porte et attendit...

Un quart d'heure, vingt minutes peut-être s'écoulèrent, puis la porte se rouvrit, donnant passage à l'attaché d'ambassade.

James Wells reconnut le compagnon de la femme qu'il avait prise pour Amy et il allait se décider à le suivre, lorsqu'il fit réflexion qu'il valait mieux guetter la sortie de la femme, si elle devait ressortir...

Il alla donc reprendre sa place sur le banc et s'installa de manière à ne pas perdre la porte de vue.

Mais il se disait que selon toute vraisemblance, personne ne sortirait plus à cette heure et, malgré toutes ses bonnes résolutions, le sommeil s'empara peu à peu de lui...

Il fut tiré de son sommeil par le vrombissement d'une automobile de course qui venait de s'arrêter devant la porte de la Simone. Bientôt, la porte s'ouvrit et deux silhouettes féminines, l'une tirant l'autre, sortirent de l'immeuble, pour monter dans la voiture, occupée déjà par deux hommes.

Un cri étranglé sortit de la gorge de James Wells.

— Amy!

Car c'était bien Amy, il n'en doutait pas cette fois, qui venait de lui apparaître et dont il avait vu nettement les traits à la pâle clarté du réverbère... Une Amy étrange, comme endormie...

— On la croirait en hypnose, murmura-t-il.

Mais avant que le jeune homme fut sorti de sa stupeur, la voiture, guidée de main de maître avait pris du champ et malgré que le jeune anglais se fut mis à courir, elle fut bientôt hors de vue.

Néanmoins, il avait eu le temps de repérer le numéro de la voiture : DZ 8166.

C'était une Rochet-Schneider, d'un tout dernier



Lucie se blottit contre lui et caressa son visage.
(p. 3504).

modèle. Il faudrait bien qu'il la retrouvât... En tout cas, il avait acquis une certitude : la cartomancienne était bien l'alliée de ceux qui avaient enlevée Amy. Restait à savoir si c'était elle qui était partie avec la malheureuse jeune femme...

Se promettant de revenir dans la matinée, James Wells s'en fut dans un établissement de bains où après s'être copieusement douché, il se fit masser pour effacer les traces de sa nuit d'insomnie.

Reposé, rasé de frais, il reprit ses pérégrinations. Mais le logis de la Simone était vide et la concierge ne put rien lui dire quant à l'endroit où elle pourrait se trouver.

De là, James Wells se fit conduire à la Préfecture de Police où il fit passer sa carte à un fonctionnaire du service automobile. Celui-ci le reçut presque aussitôt :

— Je voudrais savoir, lui dit James Wells à qui appartient une Rochet-Schneider portant le N° DZ 8166 ?

Et il donna le signalement de la voiture.

— C'est une chose bien facile, répondit le fonctionnaire. Je vais vous faire donner ce nom.

Il sonna, donna un ordre par téléphone, et continua :

— Mais de quoi s'agit-il ?

— D'une affaire tout à fait privée, pour laquelle je n'ai pas l'intention de demander l'aide des services de la police, répondit James Wells, à moins que cela ne s'avère tout à fait nécessaire ; mais j'espère encore que cela s'arrangera à l'amiable... Je puis vous donner ma parole qu'il ne s'agit de rien qui puisse tomber sous le coup de la loi, de mon côté du moins... Mais je voudrais savoir aussi si cette voiture n'a été remarquée nulle part cette nuit ou ce matin à l'aube...

— Cela sera plus compliqué, sans doute... Sauf

contravention il n'y a pas de raison que les gardes-champêtres remarquent le passage d'une voiture...

A cet instant, une jeune femme pénétra dans la pièce apportant le renseignement demandé :

— La Rochet-Schneider DZ 8166 appartient à M. Calmon, le directeur de la Banque Internationale.

— Pourrai-je savoir son adresse ? demanda James Wells.

— Mais volontiers... Vous l'avez, Mademoiselle ?

— Boulevard Inkermann N° 260, répondit la jeune employée.

— Il me reste à vous remercier, Monsieur...

— A votre disposition.

James Wells remonta dans son taxi et se fit conduire rapidement boulevard Inkermann.

Comme il allait sonner, la grille s'ouvrit pour donner passage à un homme entre deux âges, à l'air respectable et qui gesticulait en s'adressant à un chauffeur en livrée qui semblait s'excuser.

— C'est invraisemblable!... C'est inouï!...

James Wells se découvrit et salua :

— N'est-ce pas à Monsieur Calmon que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il.

— A lui-même, Monsieur, répondit l'interpellé. Que me voulez-vous ?...

— Je venais vous demander si c'était bien à vous qu'appartient la Rochet-Schneider DZ 8166 ?

— Qu'est-il arrivé à ma voiture... ? J'étais justement en train de m'étonner qu'elle ait pu disparaître du garage où elle était en réparation et qui devait me la livrer ce matin... Savez-vous où elle est... ?

— Non, Monsieur, mais comme je suis à la recherche de ceux qui la montaient cette nuit, je ne doute pas de la retrouver en même temps que ses occupants...

— Je vais saisir la police...

— Si vous me le permettez, je viendrais avec vous à la Préfecture de Police, afin de savoir s'il y a du nouveau...

Chemin faisant, James Wells mit M. Calmon au courant de ce qu'il avait vu la nuit précédente et il conclut :

— Ne soupçonnez-vous personne? Que dit votre chauffeur? Pouvez-vous avoir toute confiance en lui?

— C'est un brave garçon, dit M. Calmon; il est depuis trois ans à mon service et il n'a pas inventé la poudre. Il avait mené la voiture au garage, hier pour une petite réparation et, ce matin, elle s'était envolée, sans que le garagiste puisse dire comment! Mais la police saura bien le faire parler...

Ils arrivaient à la Préfecture de Police et, de nouveau, James Wells se fit annoncer chez le fonctionnaire qui l'avait précédemment reçu.

— Voici, Monsieur, qui a besoin de vos services. La voiture dont je vous ai entretenue tout à l'heure lui a été volée dans des circonstances mystérieuses. Je ne doute pas que l'enquête ne vous apprenne bientôt comment elle a pu disparaître du garage où elle se trouvait; mais ce qui importe c'est de savoir quel chemin elle a pris...

Il fut interrompu par le téléphone qui résonnait.

Le fonctionnaire prit le récepteur et presque aussitôt, il s'exclama :

— Vous dites...? Une Rochet-Schneider DZ 8166?... Vous êtes sûr?... Où?... A la gare de Verneuil-sur-Avre?... Ceux qui la montaient ont pris le train pour Le Havre?... Vous n'en êtes pas sûr...? ... Bien, je vous envoie un inspecteur... En attendant, mettez la voiture sous scellés...

Le fonctionnaire raccrocha l'appareil et se tourna vers ses visiteurs :

— Vous voyez que la chance est venue à notre aide... Votre voiture, Monsieur Calmon, est à la gare de Verneuil-sur-Avre; une fois les formalités accomplies, votre chauffeur pourra la reprendre. Vous pourriez l'envoyer là-bas par le train et il se mettra en rapports avec l'inspecteur que je vais y envoyer...

— Entendu, Monsieur, il me reste à vous remercier...

L'industriel sortit, tandis que James Wells disait :

— Si vous me le permettez, Monsieur, je désirerais aller à Verneuil, en compagnie de votre inspecteur; je ne doute pas de faire là-bas des découvertes intéressantes et qui pourront être utiles à la justice...

— Volontiers!...

Le fonctionnaire appuya sur un bouton et, au bout de quelques minutes, un inspecteur parut :

— Je vous ai fait appeler, mon cher Pailleron, pour une affaire qui, sans doute, ne vous donnera pas grand mal. Il s'agit de trouver les auteurs d'un vol d'auto. Ces hommes ont abandonné cette voiture devant la gare de Verneuil. Leur trace doit être assez facile à suivre... Monsieur James Wells, que voici, désire vous accompagner, car il est indirectement intéressé à cette affaire.

— Bien, Monsieur... Je puis partir immédiatement si vous le désirez...

.....

Deux heures plus tard, les deux hommes descendaient du train à Verneuil. Ils allèrent voir l'automobile volée que gardait le garde-champêtre et se mirent à interroger les facteurs et le chef de gare.

Ce dernier déclara avoir délivré quatre billets de

première classe pour le train qui passait à Verneuil à 7 heures du matin et qui se rendait au Havre...

Mais les hommes d'équipe furent unanimes à déclarer qu'aucune des quatre personnes dont on leur donnait le signalement n'avait pris le train.

Ce fut à ce moment que l'inspecteur Pailleron fit une importante remarque :

— Mais l'on peut traverser les voies, grâce à ce pont que je vois là-bas ?... Il y a une autre sortie ?...

— Il n'y a même qu'une sortie qui est là-bas. Ici c'est l'entrée seulement... C'est pourquoi les taxis et les voitures, à l'heure des trains stationnent là-bas...

— Ah ! s'exclama James Wells ; mais alors, ces gens ont pu prendre une voiture. Savez-vous si elles étaient nombreuses, hier ?... Et où les trouve-t-on ces voitures qui viennent attendre à la gare ?

— A l'hôtel de la Gare, en face, c'est le seul loueur du pays et il a trois taxis et quatre voitures à chevaux. C'est plus que suffisant pour les besoins des environs de Verneuil, car les propriétaires de pays ont presque tous leur voiture et le pensionnat qui est à quelque distance a un autocar.

— Merci ! dit l'inspecteur, en entraînant James Wells.

Ils ne tardèrent pas à se trouver en présence du chauffeur qui avait conduit les deux femmes à leur destination. Il s'agissait d'une maison isolée, déserte les trois quarts du temps et qui appartenait, disait-on à un anglais.

Quelque chose tracassait James Wells.

Comment se pouvait-il qu'Amy suivit ces gens si docilement ? A ce qu'il semblait d'après les déclarations du chauffeur, la jeune femme ne semblait subir aucune violence...

Puis le fait que les deux hommes ne les avaient pas

accompagnées faisait supposer que la pseudo-sorcière et la jolie espionne étaient restées seules...

Et alors, où s'en étaient allés leurs compagnons de route ?

Toutes questions que ne pouvaient pas résoudre l'inspecteur Pailleron, ni James Wells.

— Si vous voulez bien m'en croire, dit ce dernier, je vais aller voir cette maison, tandis que vous complèterez vos investigations... Je vous rejoindrai à l'heure du déjeuner.

— Entendu ! dit l'inspecteur ; d'ailleurs, il faut que je reste ici pour remettre la voiture au chauffeur de M. Calmon.

James Wells monta dans le taxi et une demi-heure plus tard, il arrivait en vue d'une petite maison blanche, perdue au milieu des arbres d'un assez grand jardin.

L'endroit était isolé à souhait.

Le jeune homme descendit et fit le tour de la maison.

La journée était belle et chaude, déjà les jonquilles des plates-bandes, visibles par-dessus le petit mur bas, montraient leurs têtes comme pour s'assurer du beau temps ; il y avait une senteur agréable dans l'air.

La maison affleurait le mur au fond du jardin et deux fenêtres s'ouvraient au rez-de-chaussée.

James Wells eut l'idée qu'il pourrait sans doute pénétrer par là dans la maison.

Le jeune homme réfléchissait très rapidement, car, durant toute sa vie, il avait été habitué à prendre des décisions rapides et à agir sans délai.

La fenêtre était entr'ouverte ; James Wells demeura attentif un moment, se demandant s'il retrouverait là la jeune femme et ce qu'il ferait s'il tombait sur quelque ennemi, dans cette pièce où il allait pénétrer.

La maison semblait enveloppée de silence et aucun bruit de vie n'en sortait.

Mais, soudain, il entendit des voix dans le jardin. C'étaient deux voix d'hommes qui semblaient se disputer...

Elles s'approchaient...

James Wells n'hésita pas davantage ; il préférait les périls inconnus qui pouvaient se dissimuler derrière les murs au danger réel qui, venait vers lui.

Il poussa la fenêtre et enjamba la balustrade.



La chambre dans laquelle James Wells venait de pénétrer était vide ; précautionneusement, le jeune homme ouvrit la porte donnant sur un couloir qui se terminait par une porte matelassée.

Un escalier blanchi à la chaux y accédait. James Wells gravit celui-ci et, arrivé au premier palier, se trouva en face d'une autre porte matelassée, semblable en tous points à celle du rez-de-chaussée. Il la poussa et écouta, mais n'entendant aucun bruit, il entra. Il déboucha alors dans un large couloir sur lequel s'ouvraient trois portes ; l'une était celle d'un grand salon, l'autre celle d'un petit bureau ; quant à la troisième, elle donnait accès à une pièce qui semblait une salle d'opérations, car on y voyait des instruments de chirurgie.

Toutes ces pièces étaient vides. James Wells poursuivit son chemin et ne tarda pas à se heurter à une porte matelassée derrière laquelle se trouvaient deux autres portes, dans un petit couloir latéral. L'une était blanche et devait ouvrir sur une salle de bains ; l'autre était laquée de noir... Toutes deux étaient fermées.

A ce moment, le bruit des deux voix d'hommes lui parvint de nouveau ; elles montaient vers lui.

James Wells sentit son cœur battre dans sa poitrine.

Il y avait quelque chose de tellement sinistre dans les pas fermes qui faisaient craquer les marches qu'il perdit la tête un instant et regarda follement autour de lui pour trouver une cachette. Mais le couloir était nu.

En face de lui était la porte laquée de noir ; James Wells en tourna délibérément la poignée qui céda ; puis il entra et referma le battant.

Il lui sembla avoir pénétré dans une autre atmosphère.

La pièce dont il venait de franchir le seuil était un salon décoré de rouge et de noir ; c'étaient les deux seules couleurs que l'on distinguât tout d'abord.

Les rideaux de soie noire étaient tirés, bien qu'il fit très clair au dehors et une vasque pendue au plafond répandait une étrange lumière.

James Wells n'avait jamais vu en Europe une pièce décorée d'une façon aussi singulière.

Les murs étaient laqués de rouge et des panneaux noir et or les ornaient à intervalles réguliers ; la table, placée au centre de la pièce était rouge et or, ainsi que les chaises et que le reste du mobilier ; l'épais tapis était noir...

James Wells ne remarqua pas tous ces détails en même temps, car son attention se porta sur un grand fauteuil, recouvert de velours noir, dont le haut dossier était tourné vers la porte.

Il n'en pouvait détourner son regard, car il apercevait, se détachant sur l'étoffe des boucles de cheveux : les cheveux d'Amy.

Tandis qu'il avançait vers ce fauteuil, la voix de la jeune femme gémit :

— Non, non, laissez-moi tranquille, je vous en supplie, laissez-moi dormir..

James bondit vers elle

— Amy ! cria-t-il.

La jeune femme était assise dans le grand fauteuil, en face de la fenêtre, drapée de rideaux noirs ; son visage était pâle et tiré et il y avait des cernes bleuâtres sous ses yeux.

Elle avait un air à la fois morne et tendu, l'air des personnes qui prennent habituellement des stupéfiants.

Elle ne fit aucune attention à son appel, qu'elle ne semblait pas avoir entendu. Elle continua seulement à gémir et à marmotter en remuant, comme un enfant dont le sommeil serait troublé par des couchemars, puis à sa profonde horreur, James Wells découvrit que ses pieds et ses bras étaient attachés au fauteuil ; mais ses mains étaient libres.

— Amy, répéta doucement le jeune homme ; ne me reconnaissez-vous pas ; je suis James Wells et je suis venu vous chercher..

Le mot « chercher » sembla la frapper ; elle tourna la tête vers celui qui parlait ; l'expression de ses yeux était affreuse à voir, c'était celle que l'on voit aux animaux qui ont été torturés...

James Wells se penchait déjà pour détacher les liens qui retenaient la jeune femme, lorsqu'il entendit un pas derrière la porte.

Les rideaux qui pendaient devant la fenêtre se trouvaient juste derrière lui ; ils étaient longs et touchaient le sol ; sans une seconde d'hésitation, il se glissa derrière et se trouva dans l'embrasure d'une assez profonde fenêtre.

Celle-ci était en trois parties et celle du milieu s'ouvrait jusqu'au bas, cette porte-fenêtre dominait un pe-

tit balcon qui était en réalité le toit du bow-window de l'une des pièces de l'étage inférieur.

James Wells sortit rapidement, se laissa tomber sur le petit balcon et s'accroupit sous l'appui.

L'instant d'après, il se rendit compte qu'on entrait dans la pièce ; il entendit aller et venir, ouvrir et refermer des armoires, puis on tira les rideaux et quelqu'un dit :

— Il n'est pas ici. Je vous affirme qu'il n'est pas dans la maison ; maintenant, peut-être, me croirez-vous.

Le cœur de James Wells battait à coups précipités ; ainsi sa présence était dénoncée ; on l'avait vu ou bien la vue du taxi s'en allant avait donné l'éveil.

Le balcon était assez profond ; mais le jeune homme n'espérait pas échapper à la vue de ses ennemis si ceux-ci avaient l'idée de se pencher et de regarder au-dessous de la fenêtre. Il releva le col de son veston et en ferma les revers, afin de dissimuler la blancheur de sa chemise ; puis il se pressa le plus qu'il le put contre le mur ; d'un moment à l'autre, il attendait le cri qui signifierait sa découverte.

Aucun moyen de s'échapper ne s'offrait à lui, car le balcon était placé à l'angle de la maison et il n'y avait à sa portée, ni fenêtre, ni gouttière qui put lui offrir un point d'appui.

Et, soudain, l'autre voix dit :

— Je ne suis pas convaincu. L'homme qui a quitté le taxi devant la villa est entré ici, et je ne m'en irai pas avant d'être absolument sûr qu'il n'y est pas...

L'autre poussa un juron et reprit :

— Nous avons fouillé le jardin et la maison sans résultat. Cet homme n'est pas là ; mais il est certain que notre nid est découvert... Il faut partir.

Il y eut une pause, puis l'autre voix dit :

— Il y a un balcon, là, sous la fenêtre...

— J'ai regardé ; il n'y est pas ; assurez-vous-en vous-même.

L'instant critique était venu ; la minute qui suivit fut terrible pour James Wells ; il entendit la fenêtre s'ouvrir en grand, puis deux mots lui parvinrent :

— C'est bizarre !

James Wells se rendit compte que la profondeur du balcon l'avait sauvé ; si ses ennemis ne se suspendaient pas hors de la fenêtre, comme il avait fait lui-même, ils ne pourraient l'apercevoir. Les deux hommes rentrèrent dans la pièce et le silence retomba. James Wells luttait contre lui-même ; il était saisi du violent désir de se précipiter à l'intérieur et de délivrer Amy ; mais il savait qu'il devait être prudent et attendre le moment propice.

Quelques minutes s'écoulèrent, il n'entendait plus qu'un murmure de voix ; puis, soudain, un cri aigu et tremblant s'éleva.

— Mon Dieu ! murmura James Wells, je ne puis supporter cela..

Sa tête se trouvait au niveau de l'appui de la fenêtre qui, heureusement, était large ; il saisit le ciment à deux mains, se hissa sur cet appui à la force du poignet, s'y tint suspendu un instant, puis, très doucement, et sans faire aucun bruit, se laissa tomber dans la chambre ; au même instant, la jeune femme cria :

— Je ne puis pas ; je ne puis pas...

James Wells était tout frémissant de fureur, son sang battait furieusement contre ses tempes et il tremblait de tous ses membres, mais il se contint, car, cette fois, il ne fallait pas qu'il échouât. Il savait que les deux hommes avaient des revolvers : quel espoir pourrait-il avoir, sans arme, de les vaincre ?...

Il fallait attendre, attendre encore, de manière que les misérables ne pussent échapper à leur châtement.

Ecartant à peine l'un de l'autre les rideaux de soie noire, il glissa son regard à travers la petite fente.

Amy Nabot était toujours assise dans le fauteuil ; on lui avait délié les bras, mais ses pieds étaient toujours attachés. Elle s'était à demi levée sur son siège et elle se penchait en avant d'une façon peu naturelle, comme si elle y était violemment contrainte ; ses yeux étaient grands ouverts et exorbités, il y avait un peu d'écume sur ses lèvres, tout son corps était en quelque sorte affreusement déformé et paraissait sans vie, ses prunelles avaient l'expression que l'on voit à celles des aveugles et, comme ceux-ci, elle tenait la tête de côté de manière à ne pas perdre le moindre bruit.

Wardell était debout devant elle et James Wells l'apercevait de profil ; il avait les yeux dilatés, la sueur perlait à grosses gouttes sur son front et coulait le long de ses joues massives ; chaque fois qu'il se penchait vers la jeune femme, elle s'agitait et tirait sur ses liens comme si elle voulait le suivre.

— Il est passé par ici... Où est-il ?... Vous allez me le dire.

L'homme parlait d'une voix étrange et vibrante ; chacune de ses questions paraissait lui coûter un immense effort nerveux. James Wells éprouvait lui-même la puissance magnétique qui irradiait de cet homme ; à la lueur rouge, impressionnante que la lampe projetait dans la pièce, il pouvait voir les veines des mains de Wardell se gonfler..

L'autre homme demeurait à l'arrière-plan ; il paraissait grand, inflexible, menaçant...

— Dites-moi où il est... Je vous l'ordonne...

La jeune femme gémit de nouveau et se tordit les mains ; sa voix s'enfla en un hoquet :

« Là ! »

Elle montrait du doigt les rideaux derrière lesquels James Wells se tenait.

CHAPITRE CDLVI

PRISONNIER...

James Wells se précipita vers la fenêtre ; mais il était trop tard. L'homme qui s'était tenu dans le fond de la pièce pendant tout l'interrogatoire s'était, en un clin d'œil, approché des rideaux et les avait ouverts.

James Wells se précipita sur lui ; mais son adversaire ne perdit pas la tête ; il sortit de sa poche un revolver automatique qu'il braqua sous le nez de l'anglais qui se vit vaincu.

Amy était retombée sur le fauteuil ; son visage était d'une pâleur mortelle et elle semblait en proie à une crise de nerfs. Wardell, épuisé s'était laissé tomber comme une masse inerte sur un divan ; mais il ne perdait rien de ce qui se passait, bien qu'il parût trop fatigué pour y prendre une part active.

Quant à Smolten, car le deuxième homme n'était autre que lui, un sourire découvrait ses dents et il regardait son prisonnier avec calme.

— A la bonne heure, dit-il enfin, d'une voix mordante ; vous êtes un homme courageux et un chevalier, digne d'un meilleur sort.

James Wells ne répondit pas.

Il était brave ; mais en ce moment, il avait peur. La scène démoniaque à laquelle il venait d'assister l'avait profondément bouleversé ; le décor rouge et noir de la pièce faisait irrésistiblement penser à la cruauté des Orientaux. James Wells regardait Smolten, plein de sang-froid, souriant ; son complice, vulgaire et grossier et Amy, pâle, immobile, sans défense ; il avait réellement peur...

A ce moment, Wardell se redressa lourdement et sortit un revolver de sa poche.

— Misérable ! gronda-t-il, nous vous apprendrons à nous espionner...

Il leva son arme, mais Smolten passa entre lui et celui qu'il menaçait.

— Tuez-le ! cria l'énergumène ; débarrassons-nous de lui une fois pour toutes...

— Pourquoi ? interrogea l'attaché. Ah ! non, mon cher ; ce n'est pas mon avis... du moins, pas encore...

— Mais il faut que vous soyez fou, s'exclama Wardell, en jouant impatiemment avec son revolver. Un homme comme celui-là ne cesse d'être dangereux que l'orsqu'il est mort... et si vous ne voulez pas...

— Ecoutez-moi, interrompit Smolten, qui ne bougea pas et fixa son interlocuteur d'un regard froid ; ne vous excitez pas, je vous prie...

Mais l'autre grommela :

— Tuez-le, c'est tout ce que je vous demande et sauvons-nous. Il n'est pas prudent de rester ici...

— Et Simone ?

— Elle se débrouillera bien toute seule...

— Ainsi qu'elle l'a toujours fait, dit une voix mordante.

La Simone venait d'entrer.

